

tance en distance se dressaient quelques troncs pourris de chêne ou de hêtre, d'où s'échappaient quelques maigres rejetons se balançant au vent, ridicule parodie des vigoureux rameaux qui avaient autrefois ombragé ce lieu. Georges remarqua sur le talus un endroit qui lui sembla plus facile à gravir ; il s'y rendit, et, au moment où il saisissait une branche pour s'aider à monter, il entendit un bruit semblable au bruissement produit par une personne qui marche dans les buissons. A peine avait-il posé le pied sur une touffe de jones, qu'il roula à terre en poussant un cri d'effroi : il venait d'apercevoir à la crête de la butte, et dans l'action de sauter à bas, deux jambes de moyenne grosseur et bien tournées, sans aucun autre appendice humain.

Elles avaient été coupées un peu au-dessus du genou, et quoique rien ne conjoint ou coordonnât leurs mouvements, elles s'élançèrent et trottèrent par les marécages d'un pas aussi mesuré que si leur jeu eût été réglé par le premier maître à danser du comté de Kerry. Evidemment, ces jambes avaient appartenu à un corps d'homme, ainsi qu'il paraissait, non seulement par leur structure et leur volume, mais encore par l'attache d'une culotte de laine blanche encore bouclée au genou sur un bas de soie bien tiré. Les souliers en cuir d'Espagne étaient à pointe carrée et ornés de boucles d'argent de mode ancienne, et dont l'usage était aboli depuis plusieurs générations dans cette partie du comté.

Les jambes avaient dépassé George Howard à la distance d'un bon trait de pierre avant que celui-ci, revenu de sa stupéfaction, songeât à se relever ; ce qu'il exécuta lentement, par un acte presque indépendant de sa volonté, sans quitter des yeux les deux jambes, et prononçant entre ses dents ces mots : Sainte-Vierge ! suis-je bien éveillé ou rêve-je ? Les jambes eurent bientôt pris une telle avance que Georges résolut qu'elles ne tarderaient pas à être hors de vue s'il ne se mettait à leur poursuite : et, renonçant aux séductions d'Abbeydorney, il prit bravement la détermination de suivre leurs traces. Dieu sait les oh ! les ah ! que proféra George Howard en voyant les jambes sauter les fossés, arpenter les guérets, les tourbières et percer à travers les halliers. Il ne tarda pas à être rejoint par un voisin qui s'en allait à Listowel chercher un prêtre pour baptiser son enfant, et qui aiguillonné par la curiosité, voulut voir la fin de cet étrange phénomène. Un maréchal ferrant, qu'un petit garçon était allé querrir pour venir à l'embranchement de la route poser quelques clous à un cheval déferré, se mit aussi de la partie. Une laitière mis bas son pot au lait et des gamins laissèrent leur mail pour courir après le miracle ; en sorte que le nombre des curieux grossit si bien, qu'en approchant Listowel on aurait pu croire, malgré l'heure matinale, à une cohue de paroissiens se rendant à l'église.

Ce fut en vérité un spectacle des plus extraordinaires lorsque les deux jambes furent parvenues aux eaux de la Flesk, avec quelle délicatesse et quelle grâce elles franchirent le gué, s'élançant d'un caillou sur l'autre, sans que les superbes bas de soie en eussent la moindre éclaboussure. Elles coupèrent ensuite à travers champ d'un pas agile, distançant toujours de plus belle la foule, dont les cris d'étonnement redoublaient.

Après une rude traite, elles arrivèrent à un vallon couvert d'un taillis bien fourré, où se serait difficilement engagé le corps d'un homme. Les deux jambes ayant moins de bagage à porter, y pénétrèrent sans obstacle ; elles marchaient sur les buissons tandis que

les plus intrépides parmi les poursuivants se heurtaient à chaque instant du nez ou de la tête contre quelque obstacle et s'accrochaient aux épines. Plusieurs d'entre eux, écorchés ou sur les dents, restèrent en arrière ; d'autres, qui ne voyaient pas de terme à cette course, et ne sachant comment la chasse finirait, abandonnèrent la poursuite par peur. Mille propos circulaient parmi les curieux. Les uns affirmaient que deux ou trois fois ils avaient vus les jambes près de s'arrêter, et que, pour sûr, elles n'iraient pas encore bien loin. D'autres juraient, au contraire, que la rapidité de leur marche redoublait. Quelques-uns déclaraient que ce n'étaient plus les jambes, mais une ombre d'elles qu'on apercevait ; qu'elles iraient jusqu'à la nuit, jusqu'à quelque forêt ou autre lieu solitaire ; qu'il arriverait alors infailliblement, ou que la terre s'entrouvrirait pour les engloutir, ou qu'une rafale de vent les emporterait dans un tourbillon et que le mystère finirait de la sorte.

Sur ces entrefaites, les jambes venaient de franchir le lit de la Gale qui coule paisiblement au milieu du vallon, et parurent sur le bord opposé, animées d'une vigueur nouvelle. Elles laissaient derrière elles un pays plat, marécageux, d'un aspect morne, et la direction qu'elles suivaient tendaient si exactement vers Tarbert, que la suite, qui ne se composait plus que de gamins et de jeunes hommes, commença à croire pour tout de bon qu'elles se rendaient à cette destination. Ils furent bientôt désabusés. Les jambes se trouvèrent tout à coup en face d'un lieu nommé Newton-Sands et s'arrêtèrent brusquement. Les pieds se tournèrent à droite, sautèrent par dessus une petite tranchée, se portèrent rapidement vers les ruines d'une ancienne église que l'on voit encore en cet endroit, et qui ne sont séparées de la route que par une ou deux pièces de terre. Il ne subsiste plus que trois murs sans toiture.

Du côté où était autrefois le porche, un arbre solitaire fait ressortir davantage la monotonie de cette contrée inhabitée. Tout à côté étaient quelques tombes ; mais il fallait être assez près pour les apercevoir, à cause des hautes herbes et des décombres qui les dérobaient à la vue.

Les deux jambes se dirigèrent vers un de ces tombeaux, près du côté méridional, mais d'un pas plus mesuré, on pourrait dire plus solennel ; puis s'agenouillant lentement, elles restèrent dans cette attitude jusqu'à ce qu'un petit nombre de ceux qui n'avaient pas déserté la chasse fussent arrivés. A la vue de ce recueillement pieux, les curieux s'hardirent, leur cercle se resserra et ils osèrent s'approcher davantage. Mais, à mesure qu'ils se rapprochaient, les objets devaient moins distincts : les jambes n'apparaissent plus que comme une image vague à travers une transparence douteuse. Quelques instants après, elles ne présentèrent qu'une forme indéfinie, dont les derniers vestiges s'évanouirent dans l'air. Telle est l'étrange histoire qui défraya toutes les conversations, de Newton-Sands à Abbeydorney, pendant des mois et des années, après ce mystérieux événement. Les personnes mêmes qui prétendaient être les plus immédiatement en rapport avec le monde des esprits, non plus que les suppôts avoués et les mieux accrédités du diable, ne purent fournir une explication d'un fait aussi extraordinaire.

Seulement, une vieille femme, dont Dieu seul connaît l'âge, et qui logeait dans sa mémoire le souvenir ancien des habitants les plus pervers d'Abbeydorney, rappela un conte de sa jeunesse qui pourra peut-être jeter un peu de lumière sur l'histoire que nous venons de raconter.

"Il y avait autrefois, dit la vieille commère,

une dame immensément riche qui possédait, non loin d'Abbeydorney, un château-fort dont il est impossible de retrouver aujourd'hui la place. Deux grands seigneurs s'en vinrent proposer de l'épouser ; l'un était un jeune homme à la belle chevelure, aux yeux bleus, aux manières élégantes et pleines de charmes ; l'autre était un homme épais, aux formes athlétiques, dur et peu courtois. La dame préféra le beau jeune homme. Cette préférence excita si fort la jalouse du second prétendant, que celui-ci se décida à se débarrasser à tout prix d'un rival préféré. Il décida, moyennant une grosse somme d'argent, un certain coquin à s'introduire la nuit dans la chambre à coucher du beau jeune homme et à lui couper la tête avec une hache. Dans la soirée où le meurtre fut commis, le criminel, auteur de cette vengeance, fit boire la victime plus que de coutume, après le dîner, afin de le mettre hors d'état de résister. Lorsque le jeune homme fut vaincu par l'ivresse, il se retira dans sa chambre, se jeta tout habillé sur son lit, et, par l'effet d'une inadvertance, la tête reposant du côté du pied du lit. Quelques instants après survint le truand armé de sa hache ; il en déchargea un coup si pesant qu'il crut bien que la tête avait dû être séparée du tronc ; cependant il n'avait coupé que les jambes. Les gémissements de la victime l'avertirent que son coup était manqué, et il l'acheva d'un second coup. Le corps du malheureux fut transporté cette nuit même, dans un sac, au cimetière chrétien de Newton-Sands ; mais les jambes furent jetées dans un trou, dans le jardin du château et recouvertes de terre.

Le lendemain, le gentilhomme instigateur du forfait, annonça à la châtelaine que le beau jeune homme aux yeux bleus était retourné chez lui. La dame, ne doutant pas du mensonge, en ressentit une grave offense et, quelques semaines plus tard, accorda la main à l'odieux rival. Mais voici qu'au milieu des joies et des divertissements de la noce, le soir, le son du cor retentit à la porte du château et, un moment après, on entendit un bruit de pas dans l'escalier. La porte de la chambre nuptiale s'ouvrit et deux jambes privées de leur tronc entrèrent tout à coup. Il y eut des cris d'effroi et une confusion extrême : l'épousée se trouva mal.

Les jambes s'attachèrent au fiancé et le poursuivirent partout jusqu'à ce qu'enfin il quitta le château.

On rapporte que depuis cette fatale nuit, de quelque côté qu'il tournât ses regards il ne cessa de voir les deux jambes, devant, derrière ou à côté de lui, jusqu'au jour où il mourut déchiré par les renards. Lorsqu'il fut à son heure dernière, il confessa son crime et prescrivit qu'on recherchât l'assassin, afin de s'assurer de l'endroit où les deux jambes avaient été déposées et il voulut qu'elles fussent exhumées et placées en terre sainte. Mais on ne put jamais retrouver le bourreau.

Peut-être, ajouta la vieille femme, les deux jambes sont-elles en peine et ont-elles obtenu la permission de rôder parfois dans le pays, afin de rappeler qu'elles n'ont pas reçu la sépulture chrétienne et exciter quelque âme compatisante à faire des recherches et à les transporter enfin au cimetière de Newton-Sands."

GÉRALD

PAUVRE BÉBÉ

C'était le premier jour de l'an, j'avais passé ma journée en visites. Je rentrais, rempli d'une douce gaîté.